ENTRETIENS AVEC

JOSEPH HAENNIG

AGRICULTEUR, CONSEIILER AGRICOLE, MAIRE DE GOMMERSDORF… Et CITOYEN D'HONNEUR DE L'ECOMUSEE D'ALSACE

Dès 1985, grâce à M . Jean STEIB, Président de la Chambre d'Agriculture du Haut-Rhin, figure d'exception de la vie publique de cette région, et M. MULLER, directeur de la Chambre, authentique enfant du Sundgau, l'Ecomusée d'Alsace put constituer une commission dite « vie rurale » qui dans une première étape réunit de grands acteurs de l'agriculture haut-rhinoise : exploitants aux qualités humaines et d'entrepreneur reconnues, agronomes, conseillers agricoles. Tous avaient été des acteurs majeurs des évolutions et révolutions du XXe siècle.
De la collecte de mémoire à l'action, il n'y eut qu'un pas rapidement franchi, et le groupe prit en charge le montage d'une activité agricole à l'Ecomusée d'Alsace : conception de cette activité, détermination de la période et des modes d'agriculture à retenir dans le cadre ce musée, filières connexes telles que la mécanique agricole, le génétique.
En 1989, j'ai voulu réunir une partie de ce que le groupe nous montrait, nous racontait, nous chantait parfois le samedi ou le dimanche soir à la fin de harassantes journées dites d'animation, mais qui étaient bien labours, moissons, sarclages et battages en grandeur réelle. L'ambiance était au rendez-vous, de même qu'une très haute exigence car ces soirées chaleureuses étaient aussi des bilans critiques du déroulement de la journée.
Je demandai alors à une talentueuse ethnologue, Catherine Roth, de recueillir et d'organiser ces témoignages, moins comme une suite de biographies que comme une histoire collective que chacun aura écrite, selon ses talents et selon son milieu. Au final, treize histoires faisant l'histoire ont été retenues sous le titre, que je reconnais assez impossible, de « Les cerises scintillent toujours ». Le titre de l'ouvrage, paru en 1990, m'avait été inspiré par une belle phrase de René Kury.

Les textes avaient, comme il se doit, été relus et vérifiés par les témoins. On peut leur rendre hommage car ils n'ont pas embelli ou mythifié leur vie et l'agriculture. Le tableau est fidèle et pour certains un certain courage était nécessaire car il fallait s'affranchir des règles de silence du village ou de la famille : le besoin de corriger les idées reçues sur la paysannerie l'a emporté sur les convenances.

Il était normal que Joseph Haennig fût représenté dans ce tableau. Je reproduis dans ce dossier, outre mon introduction à l'ouvrage, le texte de Catherine Roth retraçant ses entretiens avec Joseph Haennig, que j'ai complété avec quelques documents iconographiques en annexe.

Janvier 2007

Catherine Roth

ET LES CERISES SCINTILLENT TOUJOURS...

présenté par
Marc Grodwohl

LES MEMOIRES VIVANTES DE L'ECOMUSEE D'ALSACE

AVANT-PROPOS

CE livre a été voulu aussi intensément qu'a été voulue chaque maison de l'Ecomusée, arrachée à la destruction et à l'oubli, et n'a pas coûté moins d'efforts.

Ce n'est pas un livre sur l'Ecomusée, ni sur ses maisons - encore que... -, mais il veut apporter ce qu'un musée ne peut pas montrer, pour de nombreuses raisons : le récit exact de l'histoire de gens réels et non d'une population anonyme et abstraite.

Nos maisons sont, étaient, celles de tout le monde dans les campagnes d'alors. L'épaisseur du temps passé, l'inévitable stérilisation qui résulte de leur transfert et de leur adaptation à une fonction muséale - mais y avait-il d'autres choix ? - n'effacent pas totalement la présence de ceux qui y ont vécu. Mais la distance est grande, et c'est à l'imagination surtout de travailler pour reconstituer des figures, des familles, des routines et des aventures.

Entre autres, ce livre veut donc contribuer à réanimer un patrimoine matériel sauvé, extrait des décombres, en lui redonnant corps avec des fragments d'histoire saisis sur le vif. L'Ecomusée s'est voulu précis et a demandé à plusieurs de ses amis de raconter leur histoire.

Il faut connaître ces amis-là pour savoir que s'ils sont médiatiques pour mieux servir leurs convictions, ils ne se prennent cependant pas pour des stars des médias et n'aiment pas beaucoup s'étendre complaisamment sur eux. Pas davantage, ils n'ont coutume de se répandre auprès du premier venu pour l'assommer de complaintes nostalgiques sur le bon vieux temps.

Ils ont plutôt la modestie des grands, qui ont su mener la barque de leur existence sans céder sur les valeurs qui leur paraissent vitales. Ils ont la connaissance, mais pas la suffisance, et même si plusieurs d'entre eux ont le verbe facile et haut, vous ne les verrez jamais écraser un jeune qui s'exerçant aux gestes de la terre, voire aux manières civilisées de la terre - ce qui est encore plus difficile -, commettra une bévue. C'est du reste pour cela que, sans faille, ils participent de-

puis 1985 à la reconstitution d'une authentique activité agricole à l'Ecomusée : ils sont des hommes d'action et de démonstration et non des moralisateurs. Ce trait de caractère, ou cette qualité acquise par une rude expérience, en font des personnages davantage tournés vers l'avenir que vers le passé, quel que soit leur itinéraire.

Quand René Kury admire le scintillement des cerises sous la rosée et prend le temps de la contemplation, il se rappelle bien sûr les étés de sa jeunesse et il ne peut pas ne pas penser aux siècles d'ancrage de son nom dans ce terroir. Mais c'est surtout le destin de ses enfants, de ses petits-enfants agriculteurs sur cette même terre qui le fait réfléchir?

Les portraits qui suivent sont tous à cette image, par delà les différences.

Maires de leur village, parfois contre leur volonté, propagateurs et propagandistes d'une mécanisation maîtrisée, conseillers agricoles, élus syndicaux et même président de Chambre d'Agriculture, chacun quel que soit son âge et les conditions de ses débuts dans la profession agricole, est engagé dans un combat sur sa profession, selon un code moral qui transparaît dans chacune des pages qui suivent : pérennité, service d'autrui, respect de la nature. C'est une leçon pour beaucoup d'entre nous dont le regard est plus exercé à détecter les individualismes, les courses à la productivité, le sacrifice des paysages, l'emploi de pesticides etc.

Sous cet angle, ce livre est de parti-pris même s'il n'a pas vocation à l'apologie. Il refuse aussi d'être une enquête sur l'ethnologie de l'Alsace profonde, car il s'appuie délibérément sur des personnages d'exception - il est bien entendu que la campagne haut-rhinoise a produit d'autres grandes figures -, qui n'ont pas subi passivement les évolutions de ce siècle, mais les ont intégrées, dans une certaine mesure dominées voire voulues. Leur sensibilité leur a commandé de ne pas construire ce présent de l'agriculture, somme toute meilleur, sur les décombres d'une tradition reniée. Cela leur permet de raconter, sans noircir le tableau ni l'embellir, les pages du passé de l'agriculture alsacienne, celles qu'ils ont vécues et qu'ils ont voulu faciliter aux autres.

Recueillis et ordonnés par Catherine Roth, ces souvenirs parlent anecdotiquement à chacun d'entre nous qui, de manière plus ou moins proche, plus ou moins nostalgique ou émotive, ont assisté par petites touches à cette évolution. Mais, essentiellement, ces treize histoires disent exactement comment s'est construit le paysage d'aujourd'hui, et en proposent une lecture à l'encontre des stéréotypes. Joseph Haennig brosse avec une luminosité quasi toscane le tableau de la mosaïque des petites parcelles de blés mûrs du Sundgau, insérée dans les grandes masses des derniers assolements triennaux. Mais près de cinquante ans plus tard, Michel Habig peint avec la même passion les cascades dorées du maïs. Ce sont deux images du paysage totalement différentes, mais c'est la même terre, la même capacité pour le cultivateur à ressentir et exprimer une forte émotion esthétique... et il en va peut-être - dans une certaine limite - de la lecture du paysage comme il en va de l'incompréhension de l'art contemporain : le manque de capacité à voir et s'émouvoir en-dehors du carcan des idées reçues.

Ce livre est aussi un témoignage sur la façon dont on devient agriculteur en Alsace au XXe siècle : il narre les tensions entre les générations, la véritable injustice sociale des scolarités interrompues, ou interdites à des hommes brillants, le choc avec le père sur les enjeux de la mécanisation, du mariage, de la cohabitation. Mais le livre dit aussi l'autre drame vécu mille et mille fois : comment un jour, on n'est plus agriculteur sur la terre de ses ancêtres. Même à s'accrocher après avoir refusé d'entrer dans les ordres ce qui était le destin proposé à plusieurs de nos amis, un jour est venu, pour certains, le moment de la rupture. Un tel va passer de l'entreprise de battage à la vente de matériel agricole... mais l'évolution le conduira à l'électro-ménager. Tel autre devra lui aussi abandonner son train de battage pour un emploi à l'usine. Au moment des crises, les Mines de Potasse, la construction du Grand Canal d'Alsace et l'industrialisation de la bande rhénane - révolution combinée du paysage et de la société admirablement décrite par René Engasser - vont éloigner d'autres de l'agriculture à plein temps.

Certains enfin sauront saisir la chance de pouvoir prolonger leur passion de la terre par le métier de conseiller agricole, d'enseignant, de gérant de grand domaine.

La vision panoramique proposée par ces témoignages déroule un avant-plan propre à une grande région industrielle avec sa classique trilogie du progrès : amendement, irrigation et motorisation, le remembrement étant plus un aboutissement qu'une cause. Les ressources industrielles sont ici un atout, soulageant les familles nombreuses, apportant des technologies et des produits dont la diffusion se précipite sous l'impact de l'effort de guerre allemand pendant la Seconde Guerre mondiale.

En arrière-plan s'estompe l'imagerie d'une région agricole comme une autre, dans laquelle les souvenirs des anciens ressuscitent l'émerveillement devant ce qui nous paraît tellement évident : l'arrivée de l'énergie électrique dans la maison, l'eau courante au robinet de la cuisine, la bicyclette qui permet enfin de poser le rapport à la ville en kilomètres et non plus en heures de marche.

En filigrane enfin, les dernières heures d'une société dominée par le trio Curé-Instituteur-Maire désigné par l'oligarchie des grands propriétaires, soumise collectivement au rythme de l'assolement, des dévotions, des corvées d'entretien des chemins... et utilisant toujours les unités de mesure des surfaces et des poids de l'Ancien Régime, qui sont fondamentalement des mesures de la résistance physique.

Dans cet effacement de l'immémorialement ancien devant l'inimaginablement moderne, les groupes sociaux leader basculent. Qu'ils étaient beaux les « Messieurs-Paysans », couverts d'un luisant chapeau noir, qui venaient en chemise blanche changée tous les jours, voir comment travaillaient leurs manœuvres dans leurs champs... Qu'ils étaient enviés et pimpants, les ouvriers d'usine avec leur petit foulard et leurs souliers pointus quand ils allaient au bal avec leur salaire d'argent sonnant et trébuchant... et comme elle était morte-vivante, la cohorte des pauvres bougres pour lesquels la batteuse était le dernier espoir de sursis !

Ces pages enfin se voudraient un témoignage de reconnaissance, dans les différents sens du terme. Il fut des temps où être à la fois paysan et alsacien, à la fois de la terre et du terroir, n'amenaient pas que de la considération. Si cette dernière est maintenant acquise, ce livre pourrait peut-être s'avérer utile à la compréhension...

Marc GRODWOHL
Président de l'Ecomusée d'Alsace

Joseph HAENNIG

né le 31 janvier 1915 à Gommersdorf

La condition agricole ne se choisit ni ne s'acquiert : elle est liée à la vie

JE suis né à Gommersdorf, dans une famille paysanne de huit enfants. Les Haennig sont une grande et ancienne famille de Gommersdorf. J'ai toujours entendu dire qu'on était aisé, mais en fait on n'avait jamais le sou. Je me souviens qu'étant gosse, je n'avais même pas d'argent pour m'acheter une friandise. Le fils du sellier était assis à côté de moi en classe et tous les jours il avait un *Süweckle*[1] qui me faisait grande envie. Parfois j'arrivais à le convaincre de l'échanger contre la pomme qui constituait mon goûter de paysan. Les apparences sont parfois trompeuses, l'essentiel semblait être que les gens croient que nous étions aisés. Par contre, mon grand-père était un homme plus riche. Il allait à la chasse, il avait des commis et il se considérait comme un notable. Il était honnête homme et tout le village le respectait. Il ne jurait pas, il ne buvait pas et il ne courait pas les femmes. C'était un homme droit. Mais sa situation lui permettait de ne pas travailler et mon père avait pris également ce pli. Il était maire, il était membre de la Chambre d'Agriculture* et multipliait les postes à responsabilité dans le domaine agricole.

Chez tous les dirigeants agricoles, c'était un peu la même histoire. Ils avaient un ou plusieurs commis. Il s'agissait le plus souvent de domestiques qui faisaient partie de la maison, car ils y passaient quasiment toute leur vie. Il arrivait même que les gens du village les tiennent pour un oncle célibataire, tant ils étaient parfois bien traités. Mais même s'ils étaient bien considérés, ils ne recevaient en général pratiquement aucun salaire. C'était tout juste si leurs patrons leur achetaient un pantalon neuf pour l'année et leur donnaient un peu d'argent le dimanche pour un *Scheppele*, un quart de rouge. Dans certaines fermes, ils ne partageaient pas la table de leurs patrons et prenaient leurs repas à la cuisine ou à l'extérieur. Ainsi, ils ne voyaient jamais ce qui était servi à la salle à manger. Ils n'étaient pas toujours très bien logés. On leur confiait le plus souvent les travaux les plus manuels et les plus durs. Mon père avait un commis, mais il le traitait plutôt bien. Il mangeait à table avec nous et il était chargé de travaux plus qualifiés, tels que le labour.

1. Brioche au sucre.

Et puis, heureusement que ces dirigeants agricoles avaient une épouse qui travaillait à la maison, pendant qu'ils couraient les réunions ! S'ils n'avaient eu qu'une fonction à assumer... Mais non, ils les collectionnaient et passaient une grande partie de leur temps en dehors de leur ferme. Il arrivait fréquemment que mon père prévoie pour le jeudi une journée de battage avec notre petite batteuse. Et le jeudi matin, il disait à ma mère : « Marie, prépare-moi les chaussures, je dois aller à Colmar à la session de la Chambre d'Agriculture ». Alors c'étaient nous, les gosses, qui allions battre avec le grand-père...

Le bon vieux temps ?

Quand les gens me parlent du bon vieux temps, je leur demande toujours : « Ah, cette belle époque des paysans, vous l'avez vécue vous ? ». Moi, j'en ai soupé du bon vieux temps, et ce qu'on en montre parfois aujourd'hui n'est que du folklore. Il faut vous imaginer ce qu'était réellement la vie d'un enfant de paysan. Nous autres, gamins de Gommersdorf, allions à l'école de Dannemarie, ce qui représente une distance de quinze cents mètres à parcourir en sabots. Comme nous étions de bons catholiques, nous devions aller à la messe tous les matins à sept heures. J'étais servant de messe, il n'était donc pas question d'arriver en retard. Dès la fin de l'office, nous courions à l'école. Nous rentrions ensuite à la maison à onze heures. Mais si l'instituteur nous mettait en retenue, pour l'une ou l'autre sottise, il nous fallait cavaler pour rattraper les autres, afin d'éviter que la maisonnée ne soit informée de ce fâcheux incident. A peine le déjeuner avalé, le père demandait aux gosses de donner à boire aux chevaux. Comme l'adduction d'eau n'existait pas encore, il fallait pomper l'eau. Il faut noter qu'un cheval boit plus de trente litres d'eau par jour à lui tout seul. Nous devions ensuite lâcher les bêtes pour les amener à l'abreuvoir et les surveiller, car elles n'étaient pas toujours dociles. A une heure, nous retournions à l'école jusqu'à quatre heures. Par malheur, mon père avait des champs qui bordaient la route de Dannemarie. Quand je savais qu'il y travaillait, je guettais le moment où il était au fond des champs pour pouvoir passer. Mais s'il me surprenait, il m'appelait : « Viens me tirer le cheval pour qu'il marche droit ! ». Il était très sévère et voulait que nous travaillions afin de ne pouvoir faire de bêtises ailleurs. Je regardais toujours avec envie les enfants des voisins, qui étaient pourtant de modestes ouvriers. Tous les soirs, ils étaient dans la rue en train de chahuter ou de jouer aux billes. Par contre les enfants de paysans travaillaient, dès qu'ils étaient en âge de pouvoir faire quelque chose. Les petites filles aidaient beaucoup à l'intérieur, aux travaux de leur mère. Quant aux petits garçons, ils travaillaient également avec leur mère et puis, petit à petit, ils étaient intégrés aux travaux des hommes.

A huit ans déjà, les enfants étaient requis pour de nombreuses tâches : enlever les mauvaises herbes des champs, ramasser les pommes de terre, planter les betteraves, etc. La récolte des prunes et des quetsches était souvent un travail réservé au dimanche après-midi. Mon grand-père secouait les arbres et nous ramassions les fruits qui en tombaient. Comme nous étions toute une nichée d'enfants ensemble et que les parents n'étaient pas toujours auprès de nous, nous chahutions et nous nous racontions des histoires. A partir de dix ans, il me fallait nettoyer l'étable, descendre la paille du grenier, préparer la nourriture des bêtes et traire les vaches. Quand nous avions de ces carnes qui ne donnaient plus de lait, mon père disait : « Celles-là, il peut les traire, tant pis s'il ne les trait pas comme il faut, de toute façon, il faut qu'elles soient taries ».

Pour les foins, les gosses avaient ce qu'on appelait les *Heiferie*, les vacances de fenaison. Lorsque j'entendais mes parents dire : « Cette semaine, on va faire les foins, vous irez demander des jours à l'instituteur », ça m'horripilait. Nous recevions alors l'autorisation de nous absenter pour quelques jours, que nous passions dans les prés à râteler le foin. Inutile de vous dire que j'avais horreur des vacances... La moisson en était un des moments les plus pénibles. Il nous fallait faire des gerbes. Les chardons nous piquaient les mains et nous blessaient les pieds, car ils rentraient dans les souliers. Les taons étaient une véritable calamité qui s'ajoutait à la chaleur écrasante. A l'âge de quatorze ans, je devais lier les gerbes. Les enfants les plus jeunes déposaient des liens et je devais passer derrière eux pour les nouer. C'était un travail que personne n'aimait faire : il fallait s'agenouiller sur la gerbe et tirer très fort, tout cela le plus rapidement possible afin de suivre le rythme de l'équipe. Combien de fois ai-je pleuré, parce que je n'arrivais pas à aller assez vite... Pour les pâturages d'automne, nous étions également requis. Parfois il me fallait garder les vaches dans un pré situé entre deux champs de betteraves. Je passais ma journée à courir derrière les bêtes : à peine je les chassais du champ du bas qu'elles cavalaient dans le champ du haut !

Reçu à l'Elysée

C'était cependant le travail que je préférais, car je pouvais emmener un livre avec moi. J'aimais beaucoup lire, c'était ma distraction. Je montais souvent au grenier pour y lire en cachette. Car mon père me grondait dès qu'il me voyait plongé dans un livre : « Tu n'as rien d'autre à faire ! ». Ma mère lui répondait alors : « L'homme ne vit pas seulement de pain ». J'aimais aussi beaucoup aller à l'école. Tout d'abord, elle me permettait d'éviter le dur labeur à la ferme. Et puis j'étais un bon élève. J'apprenais très facilement, j'avais une mémoire du tonnerre et j'adorais l'étude. Lorsque j'ai passé mon certificat d'études, j'ai été reçu premier du canton, avec l'unique mention très bien. Ce succès m'a valu de gagner un voyage à Paris. *La France de l'Est*, journal de l'époque, offrait un voyage de huit jours aux trente meilleurs élèves du département. Nous n'étions pas peu fiers ! Nous sommes partis un 15 juillet et nous avons découvert la capitale encore couverte des flonflons et des lampions de la fête du 14 juillet. Nous étions logés dans un hôtel près de la gare de l'Est, l'Est Palace Hôtel, auquel je pense encore à chaque fois que je me rends à Paris. Nous avons été reçu à l'Elysée par le président de la République, Gaston Doumergue, et au Sénat par M. Jourdain. Nous étions tout émus de boire de la limonade et de manger des gâteaux secs dans des endroits aussi prestigieux. Nous avons visité tous les monuments de Paris. Celui qui m'a le plus impressionné était le Tombeau des Invalides : nos instituteurs nous avaient élevés dans le culte des grands hommes.

J'ai conservé d'excellents souvenirs de la vie familiale. Huit enfants rassemblés autour d'une table ou le soir dans la salle de séjour, où il n'y avait ni radio ni télévision, partagent des moments qui restent inoubliables. Mais il nous fallait travailler du matin au soir. Mon père était très strict avec nous. Ma mère était une sainte femme et tentait d'adoucir notre peine, par exemple en nous donnant quelques sous pour aller au meeting aérien de Habsheim. J'étais fou d'aviation et je n'en manquais pas un seul. Je rêvais de devenir aviateur, ou bien mécanicien de locomotive. Depuis mon plus jeune âge, je suis passionné de trains, de voitures et d'avions. Je savais exactement à quelle heure passaient les trains. Lorsque j'étais dans les champs vers Ballersdorf, je guettais leur passage sur le viaduc avec impatience. Je trouvais fantastiques ces monstres qui filaient en laissant derrière eux des

panaches de fumée. Je connaissais les numéros de presque toutes les locomotives. La 141, par exemple, était une locomotive munie d'un essieu guideur garni de petites roues. La 241 et la 242 étaient également de fort beaux modèles.

Etre aviateur ou mécanicien n'était cependant pas ma destinée. La ferme était le pilier de la famille. Souhaiter à un paysan que de l'herbe pousse dans sa cour était ce qu'on pouvait lui dire de pire. Il fallait tout faire pour que la ferme des parents continue et, encore aujourd'hui, ce principe est ancré en moi. J'avais un frère et six sœurs. Mon père a décidé d'orienter mon frère vers des études et il m'a choisi comme successeur pour sa ferme. Cependant il était de tradition dans notre famille d'envoyer en internat tous les enfants, pour qu'ils y apprennent un français correct. Mes sœurs ont été envoyées en Haute-Saône dans un internat pour jeunes filles. Quant à moi, je suis allé à Ecole, près de Besançon, pour y préparer un brevet agricole. Il régnait dans cet internat une ambiance formidable. J'étais très fier d'être là-bas et je ne rentrais que trois fois dans l'année pour les vacances. Hélas, deux mois avant l'examen final, le commis de mon père a quitté la ferme. Mon père a dit : « Pour faire le paysan, tu n'as pas besoin de diplôme, alors tu rentres à la maison ». Le directeur a tenté de le convaincre de me laisser au moins passer l'examen, mais il n'y eut rien à faire. C'était ainsi en ce temps-là. L'école n'était pas très bien vue par les paysans, car elle les privait de main-d'œuvre. Le travail sur la ferme était prioritaire et l'école passait toujours en second. Je rentrai donc à la maison et commençai à exercer le métier de paysan à l'âge de seize ans.

Weissefald, Roggafald un Brochfald[1]

Etre paysan à l'époque n'a plus de point commun avec ce que font les agriculteurs aujourd'hui. C'étaient des façons ancestrales. Tout le monde faisait les mêmes cultures pour nourrir sa famille et ses bêtes. Le blé venait toujours en tête d'assolement*. C'était la nourriture de l'homme et même les plus petits paysans avaient une ou deux parcelles de blé pour nourrir leur famille. Là où la terre était de moins bonne qualité, on remplaçait le blé par le méteil, un mélange de seigle et de blé. Puis, la seconde année, venaient le seigle et l'avoine. A la rigueur, on plantait un peu d'orge, mais dans le Sundgau, l'orge n'était pas une culture courante. La troisième année venaient enfin les plantes sarclées*, les *Hackfrucht* : pommes de terre et betteraves. On plantait également un peu de trèfle. Tous les trois ans, les champs étaient fumés, avant de reprendre l'assolement à son début. On ne connaissait pas la jachère à Gommersdorf. La surface était trop petite pour qu'on puisse se le permettre. Cela n'arrivait que lorsqu'un paysan était en retard. En contrepartie, il avait un champ pour sortir son fumier en cours d'année, ce qui était fort pratique.

Ce *Dreifaldwirtschaft*[2] était appliqué dans toute la région, mais il présentait dans notre village une particularité d'organisation. Tous les paysans mettaient la même culture dans le même secteur. Le ban était divisé en différents secteurs : le *Bargfald*[3], le *Oberfald*[4], le *Biehlfald*[5], etc. On disait par exemple : « *'s nachscht Johr isch's Biehlfald Weissefald* »[6], ce qui signifiait que tous les champs de ce secteur seraient semés de blé. Pour la deuxième sole, on parlait de *Roggafald*[7] et pour la troisième, on parlait de *Brochfald*[8], parce que les champs restaient libres en hiver et ne recevaient les plantes sarclées qu'au printemps. Point besoin de réunion pour se mettre d'accord : tous les agriculteurs avaient l'habitude et reproduisaient d'année en année cette pratique de manière tacite.

1. Champ de blé, champ de seigle et jachère.
2. Assolement triennal.
3. Champ de la montagne.
4. Champ du haut.
5. Champ à flanc de coteau.
6. L'année prochaine, le champ de la montagne est champ de blé.
7. Sole de seigle.
8. Jachère.

Ce système était possible, parce que les paysans avaient leurs terres bien réparties dans les différents secteurs. On avait alors des étendues de vingt ou trente hectares occupées par la même culture. C'était beau de voir une parcelle de seigle de cette taille qui appartenait à plusieurs exploitants. Quand le vent soufflait sur le seigle en floraison, il y avait des vagues comme sur la mer, avec un léger nuage de pollen qui évoquait l'écume marine. L'intérêt de ce système résidait dans une meilleure organisation du travail. Lorsqu'on labourait au bord d'un champ, un cheval marchait toujours sur le champ du voisin. S'il y avait semé en hiver du blé et qu'on faisait un labour de printemps, on endommageait ses cultures. Grâce à ce système, tout le monde labourait ses champs en même temps. Et puis, pour la moisson, il fallait toujours ouvrir à la main un premier passage pour les chevaux. On appelait cela *vormaja*. Ce système permettait donc de faire un seul passage pour plusieurs parcelles. Comme les champs étaient étroits et longs de cinq cents mètres, on gagnait ainsi un temps fou. Certains agriculteurs n'avaient cependant pas la patience d'attendre que leur voisin ait fauché leur champ. Ils préféraient accepter un surcroît de travail. Il faut dire que lorsqu'on ne s'entendait pas bien avec son voisin, on pouvait l'ennuyer facilement. Il suffisait de faucher en dernier la parcelle voisine de la sienne et il n'avait plus qu'à *vormaja*, lui aussi. Ou alors on pouvait mettre les tas de blé tout près du bord ; ainsi il ne pouvait plus passer sur le champ avec ses chevaux. Progressivement, cet assolement triennal a été abandonné. Avec toutes les machines qui étaient apparues, il perdait toute utilité, car on n'avait plus besoin de passer dans le champ du voisin. Et puis les cultures ont elles aussi changé. Aussi certains agriculteurs récalcitrants se sont permis de faire autrement dès le début des années 1960. Enfin le remembrement a mis fin à cette organisation qui datait de la nuit des temps.

Qui ne risque rien n'a rien

Mon père n'était cependant pas un paysan arriéré. Sans être un moderniste effréné, il était largement ouvert à l'évolution de l'agriculture. En 1939, nous avions déjà une moissonneuse-lieuse. Elle constituait un grand progrès, puisqu'elle nous évitait la pénible tâche de lier les gerbes à la main. Trois chevaux étaient nécessaires pour la tirer. Nous en étions très fiers : nous croyions que c'était une machine sensationnelle. Aujourd'hui, elle fait piètre figure à côté des moissonneuses-batteuses... En 1946, mon père a acheté un tracteur, un Vierzon. Comme il était un des rares paysans à posséder cette machine moderne, nous allions faucher pour beaucoup de gens dans le village. Mais ce tracteur ne valait pas un sou. Il avait tous les défauts du monde. Sa seule qualité était sa rusticité : il était pratiquement incassable. Pour le mettre en route, il fallait le chauffer avec une lampe à souder, de sorte qu'on devait le laisser en marche du matin au soir. Il n'avait aucune commodité : le siège était celui d'une vieille faucheuse*, le volant était en fonte et l'engin était dépourvu de système électrique, donc ne disposait pas de lumière. De plus, le moteur n'avait qu'un cylindre.

Comme ses fonctions de dirigeant agricole amenaient fréquemment mon père à voyager, il voyait beaucoup de choses nouvelles, ou il en entendait parler. Dès qu'il y avait quelque chose d'inédit, il voulait l'essayer. Mais ça ne marchait pas toujours. En toutes choses, il faut des gens qui essuient les plâtres et, bien souvent, c'était nous. Nous avons ainsi fait quelques expériences malheureuses. Par exemple, mon père a fait une action pour lancer la betterave sucrière avant-guerre. Mais à cette époque, tout devait être fait à la main : démarier les betteraves, les sortir à la fourche et les décolleter. A ce travail exténuant, il fallait aussi rajouter le

transport jusqu'au canal et le chargement sur une péniche qui les acheminait à la sucrerie d'Erstein. La betterave n'était donc pas une culture rentable, et elle n'a pas pris dans notre région. De la même façon, nous avons expérimenté les premiers silos. On croyait alors qu'il suffisait de mettre de l'herbe dans un silo pour qu'elle s'y conserve, même si elle était mouillée. Nous n'avions pas d'ensileuse*, et nous avions fabriqué notre silo nous-mêmes. Alors l'herbe a fermenté et nous n'avions plus qu'à reléguer notre silo sur la liste de nos déboires... Mon père était décidément parfois trop moderne !

En 1930, il a organisé une petite coopérative d'achat pour les engrais et les pommes de terre. Ce genre d'initiative fleurissait dans la région, grâce à l'action d'agriculteurs entreprenants. Mais il faut s'imaginer quelle était la mentalité des paysans en ce temps-là. Un jour que mon père m'avait envoyé chez les agriculteurs du village pour leur proposer une liste d'engrais, l'un d'eux me questionna au sujet des scories Thomas : « Est-ce que c'est lourd ? Ça donne de grands sacs pour cent kilos ? ». Je lui expliquai qu'effectivement ces engrais étaient lourds et que cent kilos ne remplissaient qu'un petit sac. Il me répondit qu'il n'en voulait pas. Il pensait de manière fort sommaire que les grands sacs étaient plus intéressants que les petits sacs. Quant à ce qu'ils contenaient, il n'en avait aucune notion et cela lui importait peu.

La corvée des bêtes

Les bêtes constituaient une charge de travail importante sur une ferme. Avant-guerre, on ne connaissait pas le pâturage. On n'avait pas assez de terres pour le nombre de bêtes qu'on possédait. On fauchait du trèfle qui rapportait pas mal d'unités fourragères et, de cette manière, il était plus avantageux de nourrir les bêtes à l'étable. Et puis on avait peur que les bêtes ne meurent de froid dehors pendant la nuit. Nous avons été les premiers agriculteurs à faire un essai de pâturage après-guerre. Oh, c'était un essai bien timide : on a clôturé un pré de soixante-dix ares environ. Quand on y a mis les bêtes la première fois, je n'arrivais pas à dormir, tant je m'inquiétais pour elles. A minuit, je me suis relevé pour aller voir ce qu'elles faisaient. Les vaches passaient donc toute leur vie à l'étable. Dans certains cas, elles y étaient plutôt malheureuses. Elles étaient à l'étroit, coincées entre le râtelier et le mur : parfois on n'avait même pas assez de place pour passer derrière elles. Le plafond était si bas, qu'elles auraient presque pu s'y gratter le dos. Le volume d'air était fort restreint, car on fermait toutes les portes de l'étable. Beaucoup de vaches étaient d'ailleurs tuberculeuses. Le sol des étables était composé de galets ronds, dans les plus vieux bâtiments, ou de béton. Dans le Sundgau ou dans la plaine, on ne connaissait pas le plancher en bois des étables de montagne. La litière était constituée de paille de blé ou de seigle, la paille d'orge étant réservée à l'alimentation. Comme la paille était rare, on la remplaçait parfois par des joncs qu'on fauchait dans les étangs, ou bien par de la sciure. L'important était de couvrir le sol, pour pouvoir mieux ramasser les bouses. Le nettoyage de l'étable était toujours fait avec beaucoup de soin. On changeait la litière deux fois par jour. Même l'allée était balayée. Le soir, on ne rentrait pas dîner avant d'avoir une étable propre.

Dans la région, les paysans avaient entre sept et douze vaches en moyenne, auxquelles il fallait rajouter les jeunes bêtes. L'ensemble des soins leur demandait trois heures de travail le matin et autant le soir, s'ils les prenaient en charge tout seuls. Mais comme je vous le disais, tout le monde mettait la main à la pâte. Les gosses remplissaient l'abreuvoir en pompant l'eau. Les bêtes étaient lâ-

chées matin et soir pour aller boire. En général, elles partaient par trois, de manière à pouvoir les surveiller et les tenir pendant qu'elles s'abreuvaient, mais aussi quand elles rentraient à l'étable. Ceux qui n'avaient pas de puits dans la cour devaient amener leurs vaches jusqu'à la fontaine communale.

Il fallait également nourrir toutes ces bêtes. L'hiver, on utilisait les importantes réserves de fourrage qu'on avait stockées pour préparer le *Kurzfüater*. Il s'agit d'un mélange de foin, de regain, de paille d'orge et de betteraves. On le préparait chaque matin pour la journée. Les vaches préféraient le regain au foin, et le foin à la paille. Alors on mélangeait le tout. Ce fourrage était coupé court au hache-paille. On y rajoutait les betteraves passées au hachoir. Puis on complétait cette ration alimentaire par du sel rouge, du sel dénaturé qu'on achetait par sac de cinquante kilos, ou alors par du tourteau de colza, *Elküeche*, qu'on fabriquait à la ferme avec du colza pressé. En ce temps-là, on ne connaissait pas les notions d'unité fourragère ou de matières azotées. On donnait aux bêtes ce mélange empiriquement composé, parce qu'on croyait qu'il était bon pour elles. En général, le premier avril, on n'avait plus de betteraves pour préparer du *Kurzfüater* et, jusqu'au mois d'octobre, il fallait aller à l'herbe. Tous les matins, on fauchait de l'herbe fraîche. Il n'y avait que le dimanche qui échappait à cette règle : on veillait le samedi à faucher une double ration.

La corvée des bêtes comprenait enfin la traite. Si d'une manière générale le nettoyage des étables et l'alimentation des bêtes étaient le travail des hommes, on voyait assez couramment les femmes participer à la traite. Dans les années 1920, on trouvait déjà dans certaines fermes des machines à traire, mais elles ne fonctionnaient pas très bien. Aussi la plupart des paysans faisaient-ils la traite à la main. Il faut cinq bonnes minutes pour traire une vache et surtout beaucoup de doigté. La production de lait était beaucoup moins importante qu'aujourd'hui. On était satisfait avec une vache qui donnait dix litres de lait par jour et si une vache donnait vingt litres, elle était considérée comme une championne. Il faut noter que les critères de sélection dans les concours bovins ne se fondaient pas sur la qualité ou la quantité de lait produit, mais sur l'aspect extérieur de la bête. Aujourd'hui, on y fait moins attention : « *met dem Basa verdiant ma nit !* »[1] disent couramment les éleveurs. Par contre, on veille beaucoup plus à la qualité du lait.

La paye du lait

Les exploitants prenaient grand soin de leurs vaches. La dernière chose qu'un paysan faisait avant d'aller se coucher était d'aller voir si tout était en ordre à l'étable. De la même manière, un bon agriculteur allait jeter un coup d'œil sur ses bêtes avant d'aller à la messe le dimanche. Souvent, on se moquait des paysans en disant : « Pour la vache, ils appellent le vétérinaire, mais pour la femme, ils n'appellent pas le docteur ! ». Toute caricaturale que soit cette remarque, elle ne manque pas de fondements. On redoutait surtout les vêlages difficiles. Lorsqu'une vache vêlait, on commençait généralement par appeler le voisin. On n'hésitait jamais à le réveiller, même en pleine nuit, car l'entraide dans ces circonstances était fort courante. Dès que les choses s'annonçaient difficiles, on avait recours au spécialiste du village. Il s'agissait d'un paysan dont les compétences zootechniques étaient reconnues par tous. Il n'avait pas fait plus d'études que les autres, il était paysan comme les autres, mais il s'y connaissait en bêtes, ou en tout cas croyait s'y connaître. Sa présence lors des vêlages tranquillisait les agriculteurs. Ses talents vétérinaires étaient si estimés qu'il était un peu le sage du village, celui auquel on demandait conseil lors de ventes de terres, de bêtes ou toute autre situation délicate.

1. Avec le balai, on ne gagne rien.

Ce n'est qu'en dernier recours qu'on appelait le vétérinaire, car il coûtait cher. On préférait utiliser les vieilles recettes qu'on avait vues appliquées par son père et son grand-père. Lorsque la vache avait fait veau, on lui donnait toujours une *Schmalzschnitta*, une tartine de pain avec du saindoux pour la délivrer du placenta. Lorsqu'elle avait le ventre enflé, on lui faisait boire du café et du schnaps. Les hématomes étaient soignés avec des frictions d'eau-de-vie. On avait même recours à des toiles d'araignés pour panser les plaies.

Dans chaque étable, les paysans accrochaient des *Agathazettel*[1]. Il s'agit d'images pieuses, vendues par des colporteurs qui ne croyaient d'ailleurs ni en Dieu ni au Diable... Le 5 février, le jour de la fête de Sainte-Agathe, elles étaient bénies par le curé. Placées dans les étables, elles les protégeaient de la foudre, de l'incendie et des maladies. Si les paysans prenaient autant soin de leurs bêtes, c'est parce qu'elles constituaient leur unique source de revenu : lait, veau et viande. Ils vendaient si peu de grain que ce n'était même pas la peine d'en parler. Ils étaient donc contraints d'accepter l'astreinte quotidienne que représentent les soins aux vaches. Lorsque les agriculteurs s'en sont progressivement séparés dans les années 1960, on les entendait souvent raconter la blague suivante : deux paysans se rencontrent - l'un a vendu ses vaches, l'autre hésite à le faire et lui demande : « Tu n'as pas le temps long après tes vaches ? » - le premier lui répond : « Non, pas du tout, j'ai seulement le temps long après la paye du lait ».

En effet, le lait constituait la seule rentrée régulière d'argent de la ferme. Matin et soir, il était ramassé par le laitier qui faisait sa tournée avec son cheval et sa petite voiture. Il déposait ensuite le lait à la gare d'Altkirch pour qu'il parte à Mulhouse. C'était une personnalité au village. Il buvait pas mal et les gens disaient souvent : « Heureusement que le cheval connaît la route... ». Souvent il faisait des petites commissions pour les villageois et leur ramenaient de Dannemarie ce dont ils avaient besoin. Il annonçait son arrivée par un coup de sifflet et chargeait les bidons de lait que lui déposaient les paysans. Le passage du laitier était toujours sujet à commentaires. Si on voyait un bidon de quarante litres devant une ferme, on ne manquait de le remarquer : « *Die han viel Milch* »[2]. La taille du bidon de lait était tout aussi significative que celle du tas de fumier : elle indiquait la richesse de la ferme. Certains allaient jusqu'à guetter le moment où personne ne les verrait et soulevaient le couvercle du bidon pour en vérifier la contenance. Tous les quinze jours, le laitier venait au village pour payer le lait. Les exploitants se réunissaient dans l'un des trois bistrots de Gommersdorf, en prenant soin d'alterner pour que chaque restaurateur y trouve son compte. Car le *Milchzahltag*[3] était un peu une soirée de fête. On discutait le prix du lait, certains contestaient les taxes qui le frappaient. On parlait de tout et de rien, heureux de pouvoir se rencontrer autour d'un verre.

D'autres temps, d'autres métiers

Outre le laitier, il y avait d'autres personnages qui faisaient partie de l'entourage des paysans : les artisans. Ils avaient généralement un petit train de culture qui leur permettait d'arrondir leurs revenus quand le travail venait à manquer. C'était bien souvent leur femme qui s'en occupait. Car leur métier d'artisan était leur activité principale. Ils étaient souvent artisans de père en fils, ou en tout cas avaient appris leur métier auprès d'un spécialiste. Le plus important d'entre eux était le forgeron : les agriculteurs avaient fréquemment recours à ses services. Il devait taper les socs des charrues, ferrer les chevaux, cercler les roues des voitures, et puis aussi s'occuper de la ferronnerie pour les fenêtres et les portes des maisons. A cinq heures,

1. Image de sainte Agathe.
2. Ils ont beaucoup de lait.
3. Jour de paiement du lait.

son enclume résonnait déjà dans tout le village comme une belle cloche. Ce bruit sympathique semblait vouloir dire : « Ah, je suis même levé avant vous, les paysans ». En automne quand tout le monde labourait, il fallait souvent aller à la forge pour faire aiguiser le soc de sa charrue. Les paysans se plaignaient toujours que ce soit cher. Pourtant, le forgeron ne prenait pour un soc que le prix de deux litres de lait environ. Je crois qu'il était encore plus pauvre que les agriculteurs. Notre forgeron savait bien travailler, mais il avait souvent soif. Il paraît que la suie de la forge rend la gorge sèche, alors on l'excusait... Il n'était pas bête et on pouvait discuter d'une foule de choses avec lui. Bien souvent, les paysans s'attardaient à la forge et avaient du mal à quitter cet endroit qui était un véritable lieu de rencontres.

Le charron devait travailler main dans la main avec le forgeron. A Gommersdorf, c'étaient d'ailleurs deux frères. Par exemple, le charron fabriquait les montures des voitures que le forgeron cerclait de fer. Il s'occupait également de faire les manches de hache, de pioche ou de fourche. Il était plus ou moins un seigneur, car il fallait qu'il achète un stock de bois à l'avance et puis, c'était un métier très propre.

S'il y avait un forgeron et un charron dans chaque village, d'autres artisans n'y étaient pas systématiquement représentés. Ils s'occupaient alors des agriculteurs de plusieurs villages à la ronde. Le sellier était chargé de remettre en état tous les cuirs de la ferme : colliers, harnachements, rênes, courroies, etc. Il venait chez nous une fois par an pour toute une journée et faisait une sorte de révision générale. On lui installait une table, on lui lavait tous les cuirs pour qu'ils soient bien propres, et il les réparait si nécessaire. Ensuite on les graissait, avant de les remettre en utilisation. Mais si au courant de l'année des rênes ou tout autre objet cassaient, on se rendait directement à son atelier à Dannemarie.

Les moulins étaient généralement situés hors des villages, au bord de l'eau. Les grandes familles s'y rendaient environ deux fois par an. Elles apportaient au meunier le méteil, qu'on appelait *Mahlkorn*, dans cinq sacs de soixante-quinze kilos, des beaux *Mahlsàck*[1] en lin, marqués aux initiales du paysan. Elles amenaient également un sac de blé pur pour faire la farine de la patisserie, la *Wissmahl*. La farine obtenue à partir du méteil, la *Brotmahl*, était un peu moins blanche, mais elle se conservait mieux. Le meunier remettait la farine dans les sacs. Les paysans tenaient beaucoup à recevoir la farine moulue à partir de leurs propres grains. Chacun avait sa propre densité de blé dans le méteil, selon qu'il aimait le pain plus ou moins noir. Et puis, on croyait toujours que son blé était meilleur et plus propre que celui des autres... Les meuniers étaient payés au kilo. Ils ne mouraient pas de faim, car ils défalquaient un pourcentage de grain pour les pertes, les mauvaises herbes et les mauvais grains. Comme les céréales ne manquaient pas dans les moulins, on y trouvait souvent des dindes, des dindons, des pintades et des paons, volailles de luxe que les agriculteurs possédaient rarement.

Le *Seilgater*, le châtreur, était chargé de castrer les animaux. Il allait sur les marchés et y émasculait les porcelets sur place. Ou alors il notait le nom des acheteurs et venait ensuite les voir dans leurs fermes. Il se déplaçait à bicyclette et signalait sa venue avec un sifflet dont la sonorité était très particulière. Il castrait également les moutons, les chevaux, les taureaux réservés à l'attelage et les vieux verrats destinés à la boucherie. Pour ces gros animaux, il fallait requérir l'aide de plusieurs voisins, car c'était une tâche fort malaisée ! Les testicules étaient donnés aux poules : elles étaient friandes de viande.

1. Sac à farine.

A côté de ces artisans bien établis, il y avait toutes sortes d'ambulants qui passaient dans les villages pour proposer leurs services. Le rétameur venait environ tous les six mois. On l'entendait arriver de loin, car de nombreuses casseroles étaient accrochées à sa bicyclette. Il plaçait dans sa grande hotte tous les ustensiles de cuisine qui nécessitaient une réparation : fourchettes, cuillères, poêles, etc. Une fois rétamés, il les ramenaient à ses clients. Les villageois recevaient aussi la visite de colporteurs dont les fonctions étaient souvent multiples. Ils ramassaient les peaux de lapins en criant « *Kingalapelz* »[1] dans les rues, surtout après les fêtes. Ils étaient aussi chiffonniers, vanniers, rémouleurs, ou alors ils réparaient les parapluies. Ils vendaient également toutes sortes d'objets, comme les *Agathazettel*[2]. Une activité assez originale était celle du taupier. Il était chargé d'attraper les taupes dans les champs et la commune le payait à la queue de taupe qu'il ramenait. Dès qu'il en avait deux cents, il venait se faire payer. Les paysans les plus riches avaient recours au service des lavandières. C'étaient des femmes seules, ou d'une famille très modeste. Elles venaient une ou deux fois par mois faire la petite lessive. Car tout le gros linge n'était lavé que deux fois par an, à l'occasion des grandes lessives qui amenaient dans une grande agitation toutes les femmes du village à la rivière, avec leurs planches à frotter et leurs grands bacs en bois. Les lavandières se contentaient donc de laver le petit linge dans une lessiveuse qu'on mettait sur un feu dans la cour ou dans la buanderie. Elles avaient la langue bien pendue et, grâce à elles, on connaissait toutes les nouvelles du village. Le panorama de tous ces gens qui animaient nos campagnes ne serait pas complet si j'oubliais de mentionner... le facteur ! Il avait beaucoup moins de courrier à distribuer autrefois. Un mandat ou une lettre recommandée était une occasion quasi systématique de se voir offrir un verre à boire. Comme il aimait bien faire la causette, on lui proposait un second verre et s'il ne savait pas refuser...

Le poids de la tradition

Je n'étais pas paysan par passion. Pourtant j'aime la nature. Depuis que je suis retraité, je fais de nombreuses promenades dans les champs et dans la forêt, j'ai toujours une excuse pour sortir. Je peux m'émerveiller de tout, d'un oiseau, d'un arbre, d'une plante et même des araignées que je prends garde de ne pas écraser. Je suis croyant et catholique pratiquant et, dans la nature, j'admire ce que Dieu a fait. Néanmoins ce n'est pas pour cette raison que j'étais agriculteur. On comptait sur moi pour reprendre l'exploitation familiale et jamais je n'aurais voulu me soustraire à ce devoir. La pérennité de la ferme était trop importante à mes yeux, pour que je puisse la reléguer derrière mes envies personnelles. C'était donc de tout cœur que je travaillais avec mon père. Mais en 1946, je décidai d'épouser une fille qui avait selon mes parents un terrible défaut : elle n'était pas paysanne, mais fonctionnaire. Mon frère s'est également marié. Il n'avait pas poussé bien loin ses études et je pensais qu'on pourrait travailler tous les deux ensemble. Mais l'expérience a prouvé le contraire. Pendant huit ans, j'ai travaillé sans recevoir aucun salaire. Et puis nous n'étions pas toujours d'accord sur les méthodes de travail. Un beau jour, en 1954, je décidai de claquer la porte et je commençai à travailler à l'usine, à l'âge de trente-neuf ans. Une petite entreprise venait de se créer dans les environs. Je m'étais dit que je pourrais peut-être y gravir quelques échelons et devenir contremaître ou chef d'équipe. En fait, je suis resté simple manœuvre, et même le dernier des manœuvres auquel on confiait tous les sales boulots. Dès que je pouvais avoir un petit travail à faire à l'extérieur, je me portais volontaire, rien que pour avoir le plaisir de voir le soleil. Cette vie d'ouvrier n'était vraiment pas agréable...

1. Peau de lapin.
2. Image de sainte Agathe.

Les tracas d'un maire

Avoir été maire de 1959 à 1977 fit mon bonheur et mon malheur à la fois. Ce fut une expérience malheureuse, car j'eus à affronter la pire des choses qui puisse arriver à un maire : le remembrement. Ah, j'en ai soupé du remembrement, il m'a créé toutes les misères du monde. C'est la seule période de ma vie où j'ai pris des tranquillisants pour pouvoir dormir. Il fallait pourtant le faire : aujourd'hui, dans mon village, il y a encore dix-sept exploitants qui ne vivent que de l'agriculture. Mais lorsque vous arriviez aux réunions, les gens vous traitaient de tous les noms. Pour que les agriculteurs puissent sortir derrière chez eux avec leur bétail, les terres près des maisons avaient été estimées comme terres agricoles et le périmètre intérieur du remembrement avait été fixé en conséquences. Pourtant quelques années plus tard, certaines personnes ont vendu ces champs en terrains de construction, au lieu d'y mettre leurs vaches. Il y a ainsi des gens qui se sont enrichis et d'autres qui se sont appauvris, c'était infernal. D'ailleurs j'ai démissionné de mon poste de maire à cause de toutes ces histoires.

Mais le hasard fait aussi bien les choses. En 1960, le conseil municipal de Gommersdorf reçut une circulaire de la préfecture, demandant une subvention pour nommer des agents techniques dans le secteur. Ma première réaction fut : « Ah non, je ne vois pas pourquoi payer un fainéant de plus ! »... Mais lorsque j'en parlai le soir à mon épouse, elle me fit judicieusement remarquer que ce serait peut-être une place pour moi. Je me renseignai, je passai le concours de recrutement et je devins agent technique pour le C.A.H.R.*, et quelques années plus tard pour la Chambre d'Agriculture. J'abandonnai mon métier d'ouvrier avec joie. Ces années passées à être conseiller agricole ont été les plus belles de ma vie. Non seulement mon salaire était le double de celui que je gagnais à l'usine, mais j'avais surtout un métier intéressant, qui me permettait d'être autonome et indépendant, qui me demandait d'être fréquemment sur le terrain.

La croisade pour le drainage

Je commençais à exercer mon métier de conseiller agricole de manière très classique, en remplissant toutes les tâches qui lui sont traditionnellement confiées : essais de fumure, de désherbage, d'insecticide, concours de jugement de bétail, etc. Mais j'étais parfois un peu gêné. Il me semblait que je gagnais ma paye en ne faisant que me promener et discuter avec les agriculteurs. Je n'étais pas toujours sûr de croire à mon travail. Et puis je me suis mis à réfléchir. J'étais fils de paysan sundgauvien et je connaissais bien ma région.

Le Sundgau n'est pas une région homogène. La partie située vers le Jura voit les trois quarts de sa superficie en prés, tandis qu'un quart seulement est en labours. Par contre, plus on descend vers la plaine, plus les labours prennent de l'importance pour occuper plus de la moitié de la surface. Le Sundgau a donc connu une très ancienne vocation d'élevage, jusque dans les années 1950. Cependant les fermes étaient petites, le retard technique assez important, les terres très lourdes. Lorsque la mécanisation a gagné l'ensemble du monde agricole, les paysans sundgauviens ont intensifié leur tradition d'élevage et se sont spécialisés* dans les vaches laitières. Mais parallèlement, ils ont développé les cultures de céréales et de plantes sarclées, grâce au drainage*. Dans le temps, on disait qu'il n'y avait pas de mauvaises terres, mais de mauvais agriculteurs. C'est vrai que les terres étaient très lourdes et humides. Le Sundgau est un peu la réserve hydraulique de l'Alsace. Mais le drainage permet de faire de très belles récoltes et puis aussi de retourner les prés et d'en faire des labours.

Je me souvenais en avoir bavé avec mon père, lorsque les terres ne voulaient pas s'assécher. Avant la guerre, nous avions d'ailleurs fait du drainage, à l'aide de tuyaux de ciment et de tuiles cassées. Cette expérience avait été fort concluante. Je connaissais donc tous les avantages que le drainage pouvait apporter aux paysans de ma région. J'ai alors décidé de me spécialiser dans le drainage. Sans prétention, je peux dire que c'est une idée à moi que j'ai lancée. Mon directeur n'était pas très favorable à cette pratique. Mais moi j'étais sûr de mon affaire et, envers et contre tout, je décidai de faire du drainage.

Je me rappelais d'une démonstration de sous-solage qu'avait menée un professeur d'agriculture d'Altkirch dans les années 1930. J'ai contacté ce monsieur et je lui ai demandé de me prêter la charrue taupe* qu'il avait utilisée pour son expérience. Comme elle n'avait pas été concluante à l'époque, faute de moyen de traction, la charrue taupe traînait encore dans son hangar et personne ne s'en servait. J'ai fait des essais avec cet outil et j'ai pris note de ses défauts, pour choisir un nouveau matériel plus performant. Essai après essai, je perfectionnais le système de drainage et, en 1970, j'organisai la première grande démonstration sur les terres de mon frère. Beaucoup de monde s'est déplacé, car tous les paysans étaient conscients de l'amélioration que pouvait apporter le drainage. La première année, on a déjà posé trente mille mètres de drain, la seconde année cent mille et ainsi de suite. C'est une affaire qui a marché de façon sensationnelle et qui a rencontré un succès énorme auprès de tous les agriculteurs. Aujourd'hui, tout le monde fait du drainage. Il a surtout pris de l'extension lorsqu'on a eu la force de traction suffisante avec les gros tracteurs et lorsqu'on a commencé à utiliser les tuyaux en plastique.

J'ai posé du drainage jusqu'à Sigolsheim, dans toute la région. Même ceux qui voyaient leurs tuyaux endommagés au bout de quelques années de fonctionnement réinstallaient un nouveau système. Lorsque les gens me téléphonaient, j'allais voir sur le terrain pour étudier la meilleure manière de procéder. Et puis je m'occupais de tout. J'étais géomètre, chef de chantier, topographe, mécanicien et aussi manœuvre, parce que ça ne me gênait absolument pas de creuser des trous. Ah oui, c'était vraiment la plus belle période de ma vie. J'ai également élaboré une méthode pour assainir les terrains de football. Ce type de terrain ne peut être drainé comme un terrain de labour. Je ne sais pas combien de terrains de football ont été assainis grâce à cette méthode.

Depuis 1980, je suis retraité, puisque la loi le veut. Mais moi, j'aurais aimé continuer tant que je pouvais. J'avais le sentiment de faire quelque chose pour le bien des agriculteurs, de pouvoir me rendre utile. Aujourd'hui encore, des gens me téléphonent pour me demander des conseils. La plupart du temps, je vais les voir et je leur donne toutes les indications nécessaires. Je pourrais vous citer tous les endroits où j'ai installé des drainages. Mon épouse me dit toujours : « Toi, tu ne sais pas passer dans un village ou dans un ban, sans ralentir pour voir si ton drainage coule encore ! ». Elle a raison. Il m'arrive très souvent de passer mon dimanche ou toute autre journée de la semaine à aller voir des anciens clients. Je vais leur dire bonjour, je leur demande des nouvelles du grand-père ou de l'oncle que j'ai bien connu, et je visite mes drainages pour voir s'ils coulent encore.

Sommaire

7 **Avant-propos**

11 **Introduction**

13 **Albert GUTH**
né le 22 août 1901 à Nambsheim
L'agriculture du bas de laine,
ou lorsque l'agriculteur était maître
de sa vie

25 **Lucien SCHMITT**
né le 31 août 1913 à Ensisheim
Les premiers pas du machinisme :
une affaire de spécialistes

37 **Marcel POIREY**
né le 8 septembre 1913 à Hettenschlag
Le calcul économique pénètre les exploitations
et le paysan devient producteur agricole

53 **Joseph HAENNIG**
né le 31 janvier 1915 à Gommersdorf
La condition agricole ne se choisit
ni ne s'acquiert : elle est liée à la vie

67 **René KURY**
né le 31 mai 1917 à Balgau
Pour braver la tradition
et relever le pari de la modernisation :
l'esprit du progrès

81 **Morand EICHINGER**
né le 27 mai 1918 à Hochstatt
La science au service de l'agriculture :
une contribution fondamentale
à la révolution agricole

95 **Théophile DRO**
né le 16 août 1919 à Bollwiller
Une étape nécessaire :
l'exode agricole

111 **Jean MATHIEU**
né le 7 août 1923 à Lapoutroie
Le pays de la montagne :
les conditions naturelles façonnent
l'activité humaine

125 **Raymond HERTZOG**
né le 6 juillet 1927 à Gueberschwihr
Le vignoble alsacien :
le renom d'une région
lié à une culture spécialisée

139 **Roger WEISS**
né le 13 août 1927 à Burnhaupt le Bas
Pour travailler plus vite et à moindre peine,
les machines succèdent aux hommes

155 **René ENGASSER**
né le 20 avril 1940 à Agen
L'indispensable action des conseillers agricoles
pour répondre aux nouvelles exigences
de l'agriculture

173 **Henri ENGASSER**
né le 31 mai 1945 à Balgau
Hommes et cultures allient tradition et
modernité pour aller de l'avant

189 **Michel HABIG**
né le 16 février 1947 à Ensisheim
Mieux intégrer l'activité agricole dans l'économie
moderne : l'ambition des organisations
professionnelles

207 **Quelques uns des moments qu'ils revivent en 1990**

209 **Glossaire**

219 **Index thématique**

Que toutes les personnes qui ont contribué à la réalisation de cet ouvrage soient ici remerciées, et tout particulièrement:

la Chambre d'Agriculture du Haut-Rhin qui, sur l'impulsion du président Jean STEIB, puis du président Michel HABIG, a permis la constitution de la commission Vie Rurale

tous les membres de la commission Vie Rurale et leurs épouses

Maurice BOESCH qui a rédigé le glossaire

Pierre KRAFT qui a mis à disposition ses photographies

Raymond MATZEN qui a transcrit les termes dialectaux.

L'auteur a également été assisté par les collaborateurs permanents de l'Ecomusée, notamment Cécile COQUET, documentaliste, Francois KIESLER, chargé des paysages, Alain PERRICHON, responsable des animations agricoles.

Maquette et réalisation:
Jean-Pierre GYSS et Michel GOTTSMANN

© Maisons Paysannes d'Alsace, 1990.
ISBN 2-908941-00-7

ANNEXE
DOCUMENTATION PHOTOGRAPHIQUE AFFERENTE A JOSEPH HAENNIG GOMMERSDORF

Joeseph Haennig (à gauche) dans la coupe en forêt (sans date, 1945 + - 10)

Femme (Madame Haennig mère) dirigeant le cheval lors du labour (sans date, 1945 + - 10))

Epandage de l’engrais dans un champ au bord du canal (sans date 1945 + - 10))

Joseph Haennig et son éternelle pipe, accompagné de son épouse Anne-Marie lors de la moisson (sans date, 1945 + - 10))

Joseph Haennig et son épouse lors de la moisson (sans date, 1945 + - 10)

Joseph Haennig en tant que bénévole à l'Ecomusée d'Alsace (1990 + - 5)

Joseph et Anne-Marie Haennig dans le salon de leur maison de Gommersdorf en 1992 lors de la remise du portrait de l'aïeul de Joseph, Jean-Thiébaut Haennig-Delung et de son écharpe de maire de 1865, à Marc Grodwohl accompagné de son épouse et de ses deux fils. Ces objets sont à l'Ecomusée, dans la maison de Rumersheim, aménagée provisoirement en « maison du maire »

SECRÉTAIRE DE LA COMMUNE DE GOMMERSDORF
ce meuble contenant registres et cadastres changeait de maison au gré des élections, la commune n'ayant construit un bâtiment de mairie que vers 1930.
don de la Commune de Gommersdorf

PORTRAIT ET ECHARPE DE MAIRE DE JEAN THIEBAUT HAENNIG-DELUNG
1813-1874, maire de 1865 à 1873
don de son arrière petit-fils Joseph Haennig-Bitschené, ancien Maire de Gommersdorf et Citoyen d'Honneur de l'Ecomusée

TEXTE ACCOMPAGNANT L'ÉCHARPE DE MAIRE
"Séance extraordinaire du 3 Septembre 1865

Aujourd'hui 3 Septembre 1865.
Le conseil municipal de la commune de Gommersdorf dûment convoqué s'est réuni en séance extraordinaire où étaient présents M.M. Stirchler Jean cabaretier, Betzinger Henri, Nass Jean Père, Haennig Jean Thiébaut Nass, Haennig Barthélemy de Jean, Sauner Georges père, Ley Georges fils, Haennig Jean-Thiébaut Delung, Haennig Jacques le bas, Wirth jean fils tisserand.

Lecture a été donnée de arrêtés de Mr le Préfet du département du Haut-Rhin, en date du 14 Août 1865 portant nomination de Mr Haennig Jean Thiébaut Delung aux fonctions de Maire de la commune de Gommersdorf et de Mr Nass Jean Père à celles d'adjoint au Maire de la même commune.

M.M. Haennig et Nass ont ensuite successivement prêté, en cette qualité, entre les mains du Sr Stirchler jean, cabaretier, le serment dont la teneur suit:
JE JURE OBEISSANCE A LA CONSTITUTION ET FIDELITE A L'EMPEREUR

Après quoi M.M. Haennig Delung Jean Thiébaut et Nass jean père ont été installés dans leurs fonctions et remise a été faite à chacun d'eux , avec l'arrêté de nomination, d'un extrait du présent procès-verbal qu'ils ont signé avec M.M. les Conseillers Municipaux qui ont assisté à la séance."